

NOËL TURO

NOUVELLE
AURORE

Tome 1

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-840-1

Dépôt légal : octobre 2024

« À l'aube, parfois, peut naître la nuit... »

1. Le retour

Février 1919, la Grande Guerre qui doit être la dernière est terminée depuis trois mois, la démobilisation, les formalités militaires, les visites médicales, afin de déceler et de soigner, si possible, les séquelles autant physiques que psychologiques, s'effectuent lentement. Maintenant, c'est l'aurore, l'éclipse est terminée, quatre ans sans voir le ciel bleu...

Un autre combat commence pour ceux qui ont survécu... Une longue convalescence, car il faut panser les blessures de l'âme et celles du cœur dont les cicatrices resteront gravées à jamais.

C'est le cas d'Arsène et Charles, des frangins qui étaient sur le Front d'orient à Salonique, ils s'apprêtent à quitter la Grèce, pour rentrer en France. N'appartenant pas au même régiment, et du fait des différentes positions, ils sont enfin réunis, après plus de trois ans d'enfer pour survivre. Quelques courriers de temps en temps, jusqu'au début du mois de janvier 1918, leur permettaient de donner signe de vie. Puis l'intensité des combats et la mobilité permanente des lignes françaises les ont coupés totalement de leur famille.

Les voici face à face, émus jusqu'aux larmes, d'abord, ils se sont parlé du regard, les mots sont dérisoires quand le cœur saigne... Doucement, leurs bras se sont ouverts, puis étreints comme des hommes qu'ils sont devenus. Les douleurs de l'amour fraternel pansent ses plaies en sanglotant... Arsène se ressaisit, il brise le silence et murmure à l'oreille de son frère en lui tapotant l'épaule :

— Bonjour mon frère ! Mon petit frère...

— Bonjour grand frère ! Enfin, c'est fini... on va pouvoir recommencer à vivre.

Arsène s'écarte un peu de Charles, comme s'il voulait le contempler :

— Mais dis donc, tu as maigri, tu as fait un régime ?

— Oui, le même que toi. Tu n'as pas changé, toujours fidèle à tes principes : plaisanter pour chasser les idées noires... Tu as raison, reste comme tu es.

— Que veux-tu faire d'autre ? Maintenant, il faut retrousser les manches, on va rentrer au pays retrouver la famille. Jeanne, ma douce Jeanne, était enceinte de huit mois, quand je suis parti en septembre 1914... J'ai vu ma fille, Amélie, pendant une permission quand elle avait trois mois, avant le Front d'orient... Je n'étais pas là lorsqu'elle a vu le jour, drôle de façon de découvrir la vie. Maintenant, c'est une petite fille... Je n'ai pas vu ses premiers pas, ni entendu ses premiers mots...

— On va essayer de tourner la page, mais cela restera gravé dans la mémoire. De mon côté, j'ai tout à construire, je pense à Xavière... Nous étions bien ensemble, nous parlions de fiançailles. Je lui ai écrit plusieurs lettres, elle ne m'a jamais répondu, elle a dû m'oublier... Et maintenant, il va falloir vivre avec nos cauchemars de la guerre.

— Ah oui, Xavière Tancredi, qui habitait près de l'église... Pour le moment, nous sommes là, ensemble, c'est le principal. Tout le monde n'a pas eu cette chance. Tu vas voir, on va reprendre la ferme, papa et maman nous attendent à Saint-Robert.

Saint-Robert est un petit village du Lot-et-Garonne, implanté sur les coteaux de l'Agenais, qu'entourent plaines et vallons entrelacés, comme dessinés par la main d'un artiste, où l'œil se perd jusqu'à l'horizon. En traversant l'immense bois de Courties, qui le borde par des chemins ombragés, on est en osmose avec la nature et l'on parvient à la commune voisine : Sauvagnas.

Chaque génération a su transmettre sa passion de la terre, leur père, Joseph Manet, leur a appris à l'aimer, mais surtout à la respecter, héritage ancestral, qui a gardé ses traditions. Enfants, le soir, après avoir fait les devoirs de l'école sous la surveillance de Madeleine, leur mère, ils aimaient aller courir dans les prés, autour de la maison.

Mais pour l'instant, après un long voyage en bateau, ils retrouvent la France et accostent à Marseille. Le jour se lève, le soleil, comme une boule de feu, trace une ligne d'horizon entre la terre et la mer. Inlassablement, dans le vieux port, des voiliers qui attendent leur capitaine se balancent au gré des vagues et rêvent de prendre le large, en faisant claquer leurs voiles face au vent marin.

Premier pas sur le sol français... Transition instantanée dans la capitale méridionale, joyeuse et colorée... Ses terrasses de cafés, les consommateurs qui parlent fort avec les mains, la liberté, la paix, la vie est revenue depuis la fin de la guerre. Les deux poilus sont dans un rêve... Ils n'auraient jamais pu y croire il y a trois mois, avec leur barda sur le dos à Salonique.

Ils ne passent pas inaperçus en déambulant dans leur uniforme. Les filles leur accordent un tendre sourire, une façon de dire merci et, gracieusement, on leur propose de boire un verre dans une ambiance festive, sur le chemin de la gare. Un peu hésitants, ils continuent leur chemin et se félicitent d'avoir remporté une victoire sur ces tentations, car, pour le moment, leur objectif est d'aller à Agen, puis destination finale Saint-Robert.

Les deux frères, qui ont un an de différence, ont des caractères bien distincts et complémentaires. Souvent complices, ils ont eu une adolescence sereine et sans rivalité. Leur séparation temporaire a été une épreuve pour chacun d'eux, d'autant plus qu'Arsène, qui a trente ans, a toujours eu un côté protecteur.

Plus charpenté que Charles, il est grand et robuste ; une longue barbe brune parfaitement taillée, surmontée d'une large moustache, couronne le bas du visage émacié, avec des cheveux courts. Il se tient bien droit dans son uniforme bleu, son manteau jusqu'à mi-mollet lui donne un air massif.

Plein de courage pour cette nouvelle vie qui s'ouvre devant lui, il est passionné et ambitieux sans excès, toujours déterminé dans ce qu'il entreprend. Il considère l'existence comme une succession de challenges, qui permet de tester ses propres limites.

Charles a l'âme poétique... Il a fait et réussi de brillantes études littéraires, qui lui valent des plaisanteries de la part d'Arsène, qui au fond de lui l'admire. Il aime observer ce que certains ignorent, ou ne voient pas, la nature, les premières lueurs de l'aube, le réveil du printemps et les couleurs d'automne. Avant la guerre, il avait eu beaucoup de plaisir à relire dans un vieux cahier d'écolier, des poésies d'enfant qu'il avait rédigées.

Charles est sympathique, perspicace, soucieux du détail, il a des qualités relationnelles qui lui permettent de s'adapter et de comprendre les autres. Son visage aux traits fins rappelle beaucoup celui de son frère, avec la même barbe, des yeux noisette, un regard franc, d'où émane l'humilité en chacun des deux frères.

Tout au long de la guerre, il s'est demandé pourquoi et comment cela se produisait... Sans savoir très bien ce qu'il faisait là. Comment comprendre cette guerre, ces fusils qui crachent la mort de toute part, sur des inconnus qui comme eux défendent leur pays ? Pourquoi ? Pour un affrontement d'idéologies différentes ? Il ne pouvait pas accepter d'être le bras armé de ces décideurs loin du front, qui pensent détenir la vérité...

Après les éclats d'obus, après la guerre du sang, on a signé des accords de paix, chacun rentre chez soi, on commémorera l'armistice... Au plaisir de ne pas vous revoir !... Mais il y a l'autre guerre, la guerre contre soi-même, la colère de la

mémoire, celle qui vous ronge lentement, jusqu'aux portes de la folie...

Il cherche l'apaisement, alors, malgré lui, il pense à Xavière... Il ne l'a jamais oubliée... Mais aussi à sa mère, à son père, à Saint-Robert... À la terre qui l'attend, il l'aime et sait la travailler, il se souvient, lorsque son frère et lui suivaient leur père qui arpentait inlassablement un lopin de terre, pour semer le blé ou autres graines, d'un geste régulier presque mécanique... Puis le soir, fatigué, il s'endormait avec un livre entre les mains.

Ils marchent en silence en direction de la gare, chacun dans ses pensées, en appréciant de croiser tous ces gens dans leurs vies quotidiennes, avec la douce impression d'en être spectateurs. Pendant un instant, ils ont oublié leurs uniformes, le poids du sac dans le dos, la fatigue, le mal aux pieds...

Des détails qui leur rappellent qu'ils sont permissionnaires jusqu'au vingt mars, donc encore militaires. Ce n'est qu'à cette date qu'ils retrouveront la vie civile, mais comment réagiront-ils de cœur et d'esprit ? Seront-ils prêts ?... La seule certitude qu'ils peuvent avoir, est qu'il y aura toujours un avant et un après la guerre. Aujourd'hui, ce sont des hommes qui doivent retrouver l'enthousiasme, le goût de vivre et tenter d'oublier quatre ans d'horreur...

Charles s'arrête devant une pancarte sur laquelle figure le nom du boulevard où ils se trouvent, il regarde Arsène d'un air amusé en disant :

— Tu as vu le nom ? On ne risque pas d'oublier d'où nous venons : « Boulevard d'Athènes ».

— Oui et grâce à ton saint, nous allons pouvoir rentrer à la maison...

— Ah bon ? Je ne comprends pas...

— La gare Saint-Charles ! Merci...

Disant cela, il serre la main de son frère.

Ils repartent d'un bon pas en riant, quelques minutes plus tard... La voici ! Devant eux, la gare Saint-Charles. Arsène laisse échapper instantanément un :

— Merci Charles... Tu es un saint.

— Je l'ai toujours su...

Enfin, ils pénètrent dans le grand hall de gare... Les quais, les voyageurs qui se pressent dans tous les sens, certains ont l'air heureux, d'autres aigris et fatigués... Les cauchemars de guerre semblent faire une pause. Arsène et Charles sont un peu perdus dans cette fourmilière humaine, ils ouvrent les yeux sur la réalité d'un autre monde... Un monde qu'il faut reconquérir, apprivoiser, approcher sereinement pour le réintégrer comme avant.

C'est avec plaisir qu'ils s'installent dans un compartiment, le train va partir, le chef de gare agite son drapeau rouge et donne le signal du départ...

Dans les premiers mètres, la locomotive à vapeur lance toute sa puissance pour arracher son convoi de voyageurs. Elle crache d'épais nuages de fumée blanche dans un tempo régulier, qui s'accélère en prenant de la vitesse. Derrière elle, une longue bande blanchâtre se dissipe dans le ciel bleu.

Le train roule maintenant à pleine vitesse ; par la fenêtre du compartiment, comme sur un écran de cinéma, les deux frères peuvent voir la campagne qui prépare le printemps.

Charles ne peut s'empêcher de contempler ces images, qui alimenteront son inspiration dans des sujets d'écriture.

— La garrigue, il ne manque plus que les senteurs de la Provence... dit Charles.

— Oui ! Cela fait plaisir à voir. En montant vers le nord, le paysage sera de plus en plus vert.

Le soleil diffuse une douce chaleur à travers la vitre, ils sont bien, si bien qu'ils finissent par s'assoupir tous les deux. Lorsqu'ils se réveillent, effectivement, le décor a changé, tout est vert.